

Bruno PACCHIELE

Mirages Dangereux

ISBN : 979-10-227-9522-7

© Bruno Pacchiele

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

PREAMBULE

Notre destin nous amène parfois à croiser des personnes délicieuses, affables, serviables, elles se mettent en quatre pour nous aider, nous rendre heureux. A l'inverse, dans la rue, déambulant librement, des êtres abjects, animés des pires intentions, fomentent et accomplissent les crimes les plus odieux. Entre saint et démon, il existe une quantité infinie de comportements intermédiaires qui vont de "très bien" à "très mauvais", en passant par "peut mieux faire". Chaque jour, le bien et le mal se côtoient et se mêlent intimement. Les discerner parfaitement, se révèle un exercice difficile. Surgit ensuite l'inévitable. Lorsque nous rencontrons une personne exceptionnellement généreuse, dévouée ou une pourriture foncièrement méchante, manipulatrice, nous ne disposons plus des critères et des repères nécessaires pour évaluer son intérêt ou son danger...

Nos comportements sont rarement gratuits, ils sont dictés par le désir de conquérir des biens matériels, des sentiments, par la volonté d'être reconnu de tous, ou par l'attrait du pouvoir.

Fort heureusement, de multiples âmes ont fait du bien, leur credo. Elles souhaitent sincèrement aider, soulager physiquement ou moralement. On s'attend à ce qu'un ecclésiastique soit dévoué à Dieu et à ses fidèles. On s'attend aussi à ce qu'un médecin, fasse tout son possible pour combattre la souffrance, faire reculer la mort. Votre voisin ou votre collègue de bureau, ce passant dans la rue, n'importe qui, peut-être celui qui fait le bien quotidiennement. C'est dans sa nature. Il n'a pas besoin d'être sous les feux des médias... Un bienfaiteur anonyme...

Laurent Peyrac est un écrivain montant. "Montant" signifie qu'il parvient juste à vivre de son art, au prix d'un acharnement et d'un travail sans rapport avec le résultat obtenu.

Dans son dernier ouvrage, il imagine qu'un romancier alcoolique, en proie à de nombreuses difficultés personnelles, fait la connaissance d'un de ces individus empreints de bonté et de générosité. Tout au long de l'histoire, son héros va se demander quelles motivations poussent cette personne à se dévouer corps et âme, pour lui. Son enquête le mènera à une conclusion hâtive, et il accomplira un geste tragiquement irréversible.

Le manuscrit est quasiment achevé. Liliane Coutant, l'éditrice de Laurent, l'attend avec impatience. S'appropriant un célèbre proverbe, elle estime qu'il faut battre le fer tant qu'il est chaud. Les deux premiers romans de son poulain ont rencontré des succès d'estime très encourageants. Il faut s'engouffrer dans la brèche.

Hélas ! Laurent est tout, sauf un fonceur. C'est un anxieux permanent, qui soigne sa peur et ses angoisses à grandes gorgées d'alcool. Tout ce qui passe entre ses mains tremblotantes, finit au fond du gosier. Tel son héros de papier, il est devenu un alcoolique anonyme...

CHAPITRE 1

Le liquide rouge s'échappa à gros flots de la bouteille et se déversa sur les glaçons. La dernière goutte de Pineau acheva de remplir le verre à whisky.

- Merde ! Il n'y en a plus ! Grogna Laurent de sa voix éraillée.

Plus de carburant. Le carburant du désespoir, absolument indispensable à la production de ces lignes, déchirant le cœur du lecteur. Pour parfaire le tableau, le paquet de cigarettes déclara forfait, à son tour. Il eut beau le tourner et le retourner dans tous les sens, palper l'intérieur de ses doigts jaunis, l'étui bleu refusa obstinément de délivrer une invisible pollueuse. Un rapide inventaire du cendrier leva les derniers doutes. Vingt mégots, pas un de moins. Le tout grillé en quatre heures... Quelle triste moyenne ! Pour quel résultat, au bout du compte ? Une malheureuse page manuscrite, inachevée... Navrant, désolant, inquiétant ! Même avec une bouteille entière et un paquet de sèches, il ne parvenait plus à écrire, à sortir tout ce mal de vivre tapi en lui.

Combien de temps jouerait-il avec le feu ? Sa santé n'était pas infaillible. Tôt ou tard, sa vie serait prématurément écourtée, s'il persistait à soutenir ce rythme. Il n'ignorait pas cette menace, mais il avait quasiment toujours écrit de cette manière... Hors du rêve alcoolisé, dégrisé, son regard lucide sur le monde le conduisait au désarroi, à la révolte, à la haine. Une seule envie le tenaillait : Hurler !

Désabusé, il ne trouvait plus la force d'écrire. Il désirait frapper plutôt que créer. Pourquoi fallait-il qu'il se détruise pour être productif et constructif ? C'était inexplicable... Il perdait conscience du monde réel.

C'était à la fois nécessaire et effrayant. Nécessaire pour imaginer une autre réalité et en faire profiter le lecteur, et effrayant, parce qu'il savait parfaitement que cette attitude le coupait de plus en plus, du monde des vivants.

Son esprit ne cessait de vagabonder, de voir et revoir sans arrêt les mêmes scènes, les mêmes mots, qu'ils soient réels ou imaginaires. Comme si son imagination s'était brusquement tarie, comme si les deux premiers romans, qu'il jugeait mal écrits, d'une platitude affligeante, avaient épuisé le peu d'idées surgissant de son cerveau. Tels ces chanteurs éphémères, gloires des hit-parades du jour au lendemain, avec un titre sur toutes les lèvres, retombant ensuite dans l'oubli, incapables d'aligner deux notes de musique, quand ils ne tombaient pas simplement dans des paradis artificiels. Sa concentration se détériorait de minute en minute.

Dans la salle à manger du deux pièces loué à prix d'or pour sa taille, il chercha un objet, une photographie, n'importe quoi qui puisse éveiller un soupçon d'inspiration. Le temps pressait. Il était contraint de remettre son manuscrit vendredi après-midi, au plus tard. Or, le lundi après-midi s'achèverait dans quelques minutes. L'échéance approchait, comme un implacable rouleau compresseur qui le pulvériserait. De plus, c'était sans compter la dizaine de pages à taper au propre, soit huit heures de travail intensif.

Il n'avait jamais connu pareille angoisse face à la feuille blanche. Le scénario, parfaitement structuré et détaillé, juste en face de lui, constituait pourtant le support idéal pour ne pas perdre le fil de l'histoire. Seulement voilà, il fallait rédiger. Il le fallait ! Déclamé de cette façon, l'écriture avait le goût d'une corvée, d'une tâche insurmontable.

Il aurait aimé parfaire chaque phrase, mais à quoi bon ?

Selon lui, même après une refonte de chaque ligne, la qualité de ses romans n'atteignait pas la moyenne.

Il était épuisé. Il consulta sa montre. Les aiguilles avançaient-elles ou dansaient-elles ? Il ferma les yeux, inconsciemment. Quelle heure était-il ? Il l'ignorait, alors qu'il venait à peine de regarder sa breloque à trois francs, six sous. Il consulta une nouvelle fois son poignet et sut qu'un quart d'heure était passé sans qu'il écrive. Le paquet de cigarettes était toujours aussi vide et le contenu du verre à whisky avait filé au fond de son estomac, sans qu'il s'en rende compte. Mais quand ?!

Il s'étonna que le verre, ancien pot de moutarde d'une célèbre marque, ait été aussi prestement sifflé. Vingt-cinq centilitres de Pineau. Intérieurement, il accusa un mauvais génie de lui avoir joué un tour assassin. Toutefois, où qu'il se tourne pour le trouver, sa vue ne rencontra que des objets familiers. Pas de mauvais génie ou autre lutin...

"Des objets familiers... songea-t-il mélancoliquement. Tu parles ! Des objets étrangers ! Rapportés par l'autre tordue de Dorothée !"

Dorothée... Il justifiait sans relâche la haine de sa femme auprès de son proche entourage et des autres. Cette garce l'avait trahi, et elle subissait un châtement exemplaire et mérité. C'était tout ! Désormais, il ferait table rase sur le passé. Hélas ! Trop de choses, à son sens, le reliaient toujours à ces faits passés, et à sa femme.

S'il logeait dans cet appartement de seconde zone, après avoir été obligé de vendre leur résidence cinq pièces, c'était à cause d'elle. A présent, la traîtresse ne percevait plus de salaire, il réglait donc toutes les notes de leur ancien passé. Elle l'avait enfoncé dans le pétrin jusqu'au cou.

Et puis, il y avait Marine, sa fille, âgée de huit ans. Un véritable petit ange à couettes blondes, doublée d'une bonne élève et d'une véritable fée du logis. Elle faisait preuve d'un courage inouï, cette gamine, pour supporter un père comme lui !

Depuis qu'ils vivaient seuls, Marine, du haut de son mètre trente, prenait tout en main. Elle remplissait son rôle avec sérieux, suppléant aux nombreuses lacunes de Laurent. Elle agissait comme un véritable aide-mémoire vivant, auquel l'auteur confiait absolument tout, de peur d'oublier quelque rendez-vous.

– Marine ! S'écria-t-il soudain.

Sa montre le fit pester.

– Cinq heures ! Bon sang ! Elle doit m'attendre depuis une demi-heure !

Il se leva d'un bond et esquissa un pas en direction de la patère supportant sa veste de lin. Catastrophe ! Ses pieds insoumis refusèrent obstinément d'avancer. Le cernant de toutes parts, les objets empreints de la marque de Dorothee, s'animèrent. Ils ricanèrent, se moquaient de lui :

"Regardez-le ! Il est tellement ivre qu'il est incapable de marcher ! Il ne tient même pas debout ! Quel spectacle pour Marine ! Un père alcoolique, voilà ce que tu es ! Un écrivain raté et alcoolique !"

– Non ! Hurla-t-il à l'attention de ces voix, qu'il était le seul à entendre.

Elles se turent, mais les objets continuèrent leur folle farandole autour de lui, telle une tourbillonnante et

étourdissante ronde enfantine, infranchissable.

Il rassembla ses ultimes forces et se lança dans la bataille. Elle tourna court, car il trébucha et s'étala de tout son long sur le vieux parquet mité de la salle à manger. En tombant, sa tête effleura l'arête de la table de salon et heurta violemment le sol. L'espace d'une fraction de seconde, un bruit sourd retentit dans l'appartement, et fut suivi par un silence pesant.

=== / ===

Après plusieurs tentatives, la clef s'introduisit dans la serrure de la porte blindée. La tige de métal tourna et débloqua les mâchoires d'acier. Une fillette haute comme trois pommes, couverte d'une épaisse doudoune masquant à peine ses frêles épaules, entra dans le vestibule. Elle se défit du cartable et de son blouson.

- Papa ! Lança-t-elle à la cantonade. Papa, tu m'as encore oubliée !

Sa "tête en l'air" (comme elle l'appelait affectueusement en raison de sa mémoire défaillante...) de père ne répondit pas. Il avait dû sortir faire une course. Une course, dans son esprit précoce, se limitait à descendre acheter des cigarettes au bureau de tabac, ou à reconstituer son stock d'alcool à la station-service ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Elle investit sa chambre et prit soin de ranger chaque vêtement à sa place. La faim tenaillait son petit estomac, il réclamait d'urgence son goûter quotidien. Passage obligé pour se rendre à la cuisine, la salle à manger. Là, elle découvrit avec effroi, son père gisant sur le sol, inerte.

- Papa ! Papa ! Hurla-t-elle afin de le ramener à la vie.

Elle n'osa pas le toucher, de peur qu'il ne soit déjà tout froid, comme dans les films, à la télévision. Des gens viendraient le chercher, l'emballeraient dans un sac et le déposeraient dans un tiroir, avec d'autres victimes d'infortune, toutes aussi froides que lui. Il saignait à la tête. En voyant la table de salon trop proche, elle comprit immédiatement. Le tapis était froissé, il avait dû se prendre les pieds dedans. Le sang coulait doucement. Cela signifiait qu'il venait juste de s'affaler, peut-être même avant qu'elle n'entre dans l'appartement. Il était toujours temps d'administrer les soins de première urgence.

Elle courut vers la salle de bains et rapporta des compresses stériles et un flacon d'alcool. Elle inspira très profondément avant de dévisser le bouchon de la bouteille. Puis, elle aspergea la gaze et l'appliqua sur le crâne ensanglanté de son père. Il s'anima, ou plutôt se secoua, agitant bras et jambes. Le voir gigoter ainsi rassura légèrement Marine. Il se mit à marmonner des phrases incompréhensibles tant il serrait les dents. Des jurons émergèrent dans le flot d'onomatopées sans queue ni tête. Il ouvrit les yeux et s'étonna de voir Marine, à genoux, près de lui, avec le nécessaire de pharmacie.

- Que fais-tu ? Lui demanda-t-il, prêt à la gronder.
- Tu es tombé, Papa ! J'ai cru que tu étais mort... J'ai eu peur !
- Mais non ! Ce n'est rien ! Je ne suis pas encore mort !
- Ton front est entaillé, tu vas perdre tout ton sang !
- Je te dis de ne pas t'en faire ! J'ai la tête dure, une blessure au crâne est impressionnante car elle

saigne abondamment. Ce n'est rien, ne t'inquiète pas, cela va vite s'arrêter. Donne-moi d'autres compresses !

- Avec de l'alcool ?
- Non, je suis suffisamment réveillé !
- Je n'ai eu que cette idée...
- Tu as très bien fait, Marine. Tu ferais un bon médecin.
- Merci. Tu veux un pansement adhésif ?
- Donne-moi plutôt une bande. Les adhésifs, je les ai en horreur ! Je risque de m'arracher la moitié des cheveux quand le moment de les retirer sera venu !

La fillette s'exécuta et tendit le rouleau de tissu. Devant les tremblements incessants de son père et l'inévitable énervement qui s'ensuivit, elle décida de prendre la direction des opérations chirurgicales. Avec le tact et la fermeté appropriés à ce genre de situation :

- Laisse-moi faire ! Tu t'y prends mal ! Tout va tomber dès que tu pencheras la tête !

Fatigué, la vue aussi trouble que la comptabilité de certaines entreprises, il se laissa docilement soigner par sa fille. Parachevant le travail, elle glissa délicatement une épingle à nourrice, juste au-dessus de l'oreille. Elle aida Laurent à s'asseoir correctement sur le parquet, adossé au buffet bas en pin, de médiocre qualité. Une fois le corps soulagé dans cette posture, les tremblements s'estompèrent. Marine constata qu'il était incapable d'accomplir un effort physique soutenu, sans se mettre à trembler. Les effets dévastateurs de l'alcool...

- Papa, tu devrais te coucher un peu.
- Non, ça va aller, ça va aller ! Répéta-t-il plusieurs

fois pour mieux se convaincre.

- C'est le docteur Marine qui te fait l'ordonnance. Le docteur te dit qu'il faut que tu dormes. Je te réveillerai vers 20 heures, pour manger. D'accord ?
- Ma pauvre chérie ! Je ne peux pas dormir. Il me reste de nombreuses pages à rédiger pour achever ce satané roman.
- Si je savais de quoi il s'agit, je te l'écrirais, ton histoire, dit-elle avec gentillesse.
- Tu as bon cœur, ma chérie, mais c'est une histoire très triste... qui se terminera très mal...
- Pourquoi ? Pourquoi n'écris-tu pas des textes gais ?
- Impossible... Je suis incapable de produire autre chose. Pour écrire des récits gais et heureux, il faudrait que je le sois moi-même. Ce n'est pas prêt d'arriver...
- C'est à cause de toutes ces bouteilles !
- Ce n'est pas vrai ! J'en ai besoin pour écrire !
- Non, papa ! Elles sont en train de te détruire... Tu n'en avais pas besoin lorsque tu as réalisé ton premier livre !
- Oui, mais ta mère...

Le reste de la phrase mourut au fond de sa gorge, conscient qu'il allait lâcher une grosse ânerie, ou révéler un secret que Marine n'avait pas besoin d'apprendre.

- Qu'est-ce que tu allais dire, à propos de maman ?
- Rien...
- Si ! Dis-le !
- D'accord ! A l'époque où ta mère était parmi nous, tout allait bien. Je n'en avais pas besoin...
- Elle reviendra, maman ?
- Non, Marine, elle ne reviendra pas. Jamais ! Pas après ce qu'elle m'a fait. Je t'ai déjà expliqué.

- Elle va guérir, au moins ?
- Tu sais bien que non ! Sa maladie, on ne sait pas la soigner ! C'est une chance que nous ne l'ayons pas contractée !
- Si tu continues à boire, papa, tu finiras par être plus malade qu'elle.
- Mais non... Pour être plus malade, il faudrait que je sois déjà mort !
- Ce n'est pas drôle.
- Je sais... Tu vois bien que je ne prononce que des mots lugubres, morbides. Impossible d'écrire une comédie dans ces conditions...
- Ta bouteille n'a été d'aucune aide, aujourd'hui ! Fit amèrement constater la fillette en désignant la feuille seulement remplie sur le recto, d'une écriture minuscule, serrée, sans la moindre marge pour aérer les phrases.
- Elle est bonne pour la poubelle, mon histoire !
- Ne dis pas cela. Même s'il est triste, je suis sûre qu'il est très intéressant, ton roman.
- Non, il ne vaut rien, il est mal écrit.
- Papa, on n'exige pas de toi qu'il soit irréprochable. C'est impossible ! Même les plus grands écrivains ne peuvent atteindre la perfection !
- Même les plus grands ? Mon petit cœur, je suis à des années-lumière d'un grand écrivain. Je ne suis qu'un scribouillard raté !
- Ce n'est pas vrai ! Moi, je suis fière d'affirmer que mon père est écrivain. Très fière ! C'est mieux qu'inspecteur des impôts !
- Pour toi, oui, ma chérie, seulement moi, je commence sérieusement à regretter l'époque où j'officialais dans la vénérable institution. Ma vie était plus... saine et équilibrée.
- C'est à cause de maman, tout ce qui arrive !

- Ne parle pas comme cela, Marine ! S'énerva brusquement son père. Dans ce genre d'histoire, il n'y a jamais un seul coupable !
- C'est pourtant elle qui a fait des bêtises avec d'autres messieurs, et c'est ça qui t'a rendu malheureux !
- Qui te dit que je suis malheureux ?
- Pourquoi pleures-tu, le soir, devant ta feuille blanche ?

Laurent encaissa la gifle comme Hiroshima subit le souffle de la bombe. Qui l'avait mise au courant ? Elle se levait sûrement en cachette, après le coucher. Volontairement ou involontairement, elle avait assisté à une de ses nombreuses crises de larmes.

A ces mots, son cœur se souleva en sanglots longs et plaintifs. Marine s'agenouilla devant lui et câlina sa tête meurtrie, à l'intérieur comme à l'extérieur, essayant de l'aider de son mieux.

- Pleure, papa ! Pleure ! Cela va te faire du bien ! Moi aussi, je pleure. Après, cela va toujours mieux.

Les mots tendres et le soutien de sa fille accentuèrent l'envie de libérer les larmes, de les laisser couler jusqu'à ce que ses yeux soient brûlants et vidés. Il pleura en silence, les dents serrées, la rage au ventre, pestant contre ce maudit destin qui s'était plu à lui faire la pire vacherie insurmontable.

Marine écouta religieusement les paroles sans ordre de son père, afin d'y déceler quelque trace de danger. Sa peur, sa grande peur, c'était qu'il mette fin à ses jours. Elle se retrouverait seule, cette fois-ci, complètement seule. En dépit de ses travers, elle s'accrochait à lui, ce père malade,

dépressif, avec l'énergie de ses huit ans. Elle avait beau l'encourager, l'aider de toutes ses forces, il s'abandonnait de plus en plus au désespoir. Il serait peut-être temps d'agir efficacement.

Si seulement le père Noël existait, elle lui aurait demandé un coup de main. Dans un mois, il y aurait eu un miracle. Elle était prête à accepter une autre mère, si elle était capable d'aimer Laurent et de le sauver. Hélas ! Son père se transformait progressivement en un être taciturne et casanier. Les rares fois où il mettait les pieds dehors, c'était en rasant les murs, de peur qu'on le remarque.

Ses amis l'avaient fui, à l'exception de Christophe. Son vieux copain exerçait dans la bande dessinée et obtenait, de temps à autre, la collaboration de Laurent sur ses projets. Christophe Estivel fonctionnait à la bière. Toutefois, il était loin d'égaliser les tristes records de son compère d'ivresse, sauf quand l'écrivain l'entraînait dans ses beuveries. Ils finissaient par rouler sous la table, pleins comme des sacs à vin, à l'issue de soirées sans fin passées à bâtir des histoires rocambolesques de science-fiction. Picoler et la science-fiction, étaient leurs points communs résumés en quelques mots.

Marine constata que Christophe n'avait pas pointé son museau depuis des lustres. Avait-il senti le vent tourner et vu le danger qu'il y avait à accompagner son père dans ses interminables brasses dans l'alcool ? C'était un signe qu'il n'était pas malade, lui. Car Laurent, sans doute possible, était très gravement malade. Comme tous les alcooliques du monde, il était le seul à prétendre le contraire, le seul à ne pas voir sa chute irrémédiable.

Les pleurs cessèrent lentement. Il sembla sortir de la léthargie due à l'ivresse.

- Tu peux te lever ?
- J'ignore si j'en suis capable.
- Essaie d'aller dans la chambre, tu seras mieux sur le lit, qu'ici. Il faut que tu te reposes. Si tu es malade, cela te fera une bonne raison pour rendre ton manuscrit plus tard. Pour gagner du temps, tu n'auras qu'à l'écrire directement sur l'ordinateur.
- Oui... répondit-il l'air absent.
- Ah ! Tu ne m'écoutes pas ! Sermonna Marine.

La voix aiguë de la fillette sortit brutalement Laurent des rêves utopiques de bonheur dans lesquels il s'était plongé. Rien de tel que quelques cris stridents placés non loin du tympan ! La méthode, à défaut d'être élégante, demeurerait efficace. L'auteur lui accorda son attention.

- Vas te mettre au lit ! Ordonna-t-elle.
- Et le dîner ?
- Je vais m'en occuper.
- Encore ? Ma pauvre petite...
- Encore ! Si la cuisinière ne te convient pas, il te suffit d'en engager une autre !
- Non... C'est très bon. J'aimerais tellement t'aider.
- Mais ?
- Mais... je crois que je ne suis guère en état, dit-il en baissant les yeux, couvert de honte à l'idée de croiser le regard désapprobateur de Marine.

Il regrettait ses beuveries, après les avoir commises, jamais avant. Il recommencerait, c'était sûr. Encore combien de temps ?

Lentement, avec prudence, il tenta de se remettre sur ses pieds. Redoutant l'arrivée soudaine des étourdissements ou le commencement sournois des tremblements.

Il s'agrippa au meuble. En vain... Devant l'impossibilité de la tâche, tant il sentait ses jambes se dérober sous son poids, il décida de gagner la chambre à quatre pattes, tel un animal. Marine détourna son regard, à la fois pour ne pas le voir, et le faire souffrir davantage, et à la fois pour cacher sa propre détresse. Péniblement, il rampa, s'accrocha à tout ce qui était à sa portée, renversa quelques objets au passage et rejoignit son lit après quelques interminables minutes d'effort. Il s'affala sur sa couche et se mit aussitôt à ronfler comme un sonneur.

CHAPITRE 2

Le tic-tac du réveil mécanique de Marine résonnait dans sa tête comme un gong tibétain. Une amplification inhabituelle que seule la consommation immodérée d'alcool expliquait. Les aiguilles lumineuses indiquaient vingt heures, à l'instar des chiffres de son propre radioréveil posé sur la table de chevet. Trois malheureuses petites heures d'un sommeil de plomb n'avaient pas été suffisamment réparatrices et l'avaient à peine tiré de son état d'ébriété avancée. La migraine martelait impitoyablement son crâne. De plus, son estomac n'avait reçu le moindre ravitaillement en éléments solides, depuis vingt-quatre heures. Le simple fait d'avoir tourné la tête sur le côté lui donna l'impression qu'un lutteur musclé maintenait sa nuque en tenaille. Impossible de faire un effort supplémentaire.

Marine pénétra dans la chambre à pas feutrés, telle une discrète petite souris, les bras chargés d'un plateau repas. Laurent l'imagina en sauveur, en bon génie pensant à tout, lui épargnant un lever pénible et hasardeux. En une seule seconde, la fillette comprit la situation : son père ne s'était pas totalement remis de sa cuite. Rien d'étonnant à cela puisque désormais, et ce depuis plusieurs semaines, il n'émergeait quasiment plus du brouillard alcoolisé dans lequel il errait sans but.

- Bien dormi ? Interrogea-t-elle, par pure formalité.
- Oui... mais pas assez ! Se lamenta Laurent.
- Tu devrais te reposer plus longuement. Écoute-moi, pour une fois ! Avale ton dîner et dors jusqu'à demain matin, cela ira mieux après. Les nuits sont faites pour dormir, pas pour travailler ! Ça irait vraiment mieux si tu faisais comme tout le monde ! Regarde-moi, est-ce que je fais mes devoirs la nuit et dors à l'école le jour ?

Pliant sous la honte, Laurent répondit "non" sans oser lever les yeux vers Marine. Elle avait raison sur toute la ligne.

Hélas ! Il n'y pouvait pas grand-chose. Il avait pris la détestable habitude de travailler la nuit. La nuit l'inspirait, alors que le jour le dégoûtait. En réalité, c'était la lumière du jour qui le gênait. Elle lui permettait de prendre conscience des traits de son visage. Liftés tant ils étaient tirés ! En définitive, il se demandait même s'il pouvait appeler visage et corps, ce qui ressemblait davantage à une éponge graisseuse utilisée pour la vaisselle, tant il regorgeait de kilos superflus et d'alcool.

Marine n'était plus dans la chambre. Elle s'était éclipisée en silence. Quand l'avait-elle quitté ? Il se rendit compte avec horreur que justement, il ne se rendait plus compte de rien. Surtout pas de l'écoulement du temps...

Il se perdait sans cesse dans ses pensées nébuleuses de vie meilleure, facile, entouré d'êtres qui le chériraient. Il ne cessait de ressasser toujours et encore ces mêmes rêves idiots, parce qu'irréalisables. Son imagination ? Quelle misère ! Si seulement il s'avérait capable de mettre ces utopies noir sur blanc, d'en faire le sujet d'un roman ! Mais non ! Il n'était bon qu'à penser... De toute manière, lors de ces moments d'intenses pertes, il était débordé par la vitesse de sa pensée. La rivière des mots coulait en lui comme un flot de haines refoulées, et le débit était tel qu'il était incapable de l'endiguer, le maîtriser, le dompter et l'utiliser sur ces maudites feuilles blanches.

Tout jouait contre lui ! Même ce maudit plateau-repas, pourtant préparé avec soin et amour, qui ne cessait de danser une valse à contretemps en lui donnant des haut-le-cœur. Le rôti paraissait vivant bien que très cuit, comme il l'aimait. Les haricots verts cherchaient désespérément à

retourner au potager où ils avaient été cueillis. Quant à la crème dessert, elle remuait dans son pot en verre fumé, tant et si bien qu'il songea instantanément au ventre graisseux d'une danseuse arabe ayant dépassé son quota d'heures de vol...

Il repoussa le plateau, bondit hors du lit et se rua aux toilettes en se cognant aux murs. Le battant de la cuvette à peine soulevé, la bile âcre jaillit en jets saccadés, accompagnée de spasmes nerveux. Ses vomissements furent entrecoupés de gémissements, durant lesquels il tenta de reprendre son souffle. Une démarche inutile parce que sa santé était si compromise que sa respiration était haletante, même au repos. Quelques filets de sang s'échappèrent de sa gorge ou de ses poumons irrités. Un détail de mauvais augure.

– Ah ! Râla-t-il.

Marine se tenait derrière lui. Attentive, attentionnée comme une mère poule. Elle posa ses petites mains sur la nuque de son père et le massa doucement. Il cessa de s'agiter, la laissa détendre les muscles noués par le stress. Doigts de fée, mûs par une force invisible et faits pour soulager la douleur. Durant plusieurs minutes, les phalanges pétrirent, tirèrent, tournoyèrent avec une rare puissance pour une fillette de son âge.

- Tu... ferais... une très bonne masseuse, Marine ! Avoua Laurent, en connaisseur sachant apprécier le traitement.
- Cela te détend ?
- Oh... oui ! Tu es vraiment une petite fée !
- Pourquoi petite ?
- Non, une grande fée. Comme celle qui transforma

Cendrillon en princesse et la citrouille en fier carrosse...

- Merci.
- Si seulement tu pouvais transformer le débris que je suis devenu en un véritable père, responsable. Pour cela, il te faudrait une baguette magique... géante !
- Il ne faudrait peut-être pas grand-chose pour que tout change. Il faut que tu sortes un peu.
- Regarde-moi, Marine ! Comment puis-je sortir ? Tout le monde fuira en me voyant !
- Utilise le rasoir, tu ressembleras à autre chose qu'à un prisonnier en cavale !

"Dieu que cette gamine a le sens de la réplique cinglante ! pensa Laurent. Elle n'est pas la fille d'un écrivain pour rien. Pour un peu, elle m'apprendrait mon métier. Je n'ai même pas la force ou l'envie de lui répondre quoi que ce soit..."

En se redressant, le reflet de sa tête hirsute et mal rasée apparut dans le miroir de la salle de bains. Par chance, cette glace se limitait à la taille d'un miroir de courtoisie et ne laissait entrevoir qu'une partie du désastre, ainsi, l'étendue des dégâts apparaissait moins importante. En surface seulement, car il n'y avait pas un endroit de son corps qui n'éprouve une douleur plus ou moins vive. Un signe indiscutable de dérèglements internes annonciateurs, parfois, d'événements autrement plus graves et irréversibles. Il redoutait la maladie et la mort, plus que tout au monde. Pour Marine. Et pourtant... Tout ce qu'il faisait aboutissait à l'autodestruction.

L'esprit tortueux et torturé, sortit de l'impasse brumeuse. Ses jambes ayant recouvré une partie de leur assurance, il regagna sa couche, s'assit sur le lit, inspira à plusieurs reprises et se força à se nourrir; sous le regard satisfait de Marine. Rassurée, elle l'abandonna.

Les devoirs l'attendaient et elle s'en acquittait sans rechigner, avec sérieux. Malgré les tâches ménagères et tutti quanti, la fillette obtenait les félicitations dans sa classe. Un véritable exploit, dans ces conditions...

Il mâcha les aliments lentement comme on mastiquait une gomme à la fraise ou à la menthe. Pour mieux s'imprégner du goût salé et sucré des aliments. Pour oublier celui, dangereux, de l'alcool. Oublier. Accomplir des efforts ininterrompus pour oublier. Oublier que nous étions le lundi 12 février et que vendredi, il lui faudrait rendre ce fichu roman. Un écrit contre-nature, réalisé par un écrivain de science-fiction. Un roman d'amour.

Liliane, son éditrice, le pressait de changer de style, d'urgence, afin de ne pas s'enfermer dans un genre trop souvent cantonné aux petits tirages. Suivant ses conseils, il s'était essayé au roman d'amour, éprouvant mille souffrances. Les mots sortaient de son esprit et de ses doigts de plus en plus difficilement. Il était en mal d'inspiration. Sa propre histoire virait au cauchemar. Oublier la traîtresse Dorothee, allongée sur un lit d'hôpital, bourrée d'AZT, de morphine et d'un tas d'autres saloperies chimiques, distillées dans ses veines par le goutte-à-goutte.

Son roman se terminerait tragiquement ; c'était prévu dans le scénario et fortement inspiré de sa vie passée, actuelle et sûrement future. Alors ? Pourquoi diable les mots ne venaient-ils pas aisément ? Il lui suffisait pourtant de décrire cliniquement sa vie et sa mort, proche, probable, certaine, qu'il imaginait déjà, due à une cirrhose ou à une crise cardiaque.

Oublier la nuit festive envahissant la rue bruyante et son cortège d'affres, d'angoisses. Si on pouvait appeler rue, ce qui n'était qu'un trottoir puant, couvert de déjections

canines et de papiers gras, si horrible que le simple fait d'ouvrir la fenêtre pour rabattre les contrevents, suffisait à emplir les huit mètres carrés de la chambre, d'une odeur nauséabonde. La plupart du temps, ils restaient clos. A quoi bon assister à ce spectacle désolant ? Ne couchait-il pas assez de drames dans son manuscrit ? D'ailleurs, il lui en arrivait tellement, à son héros de pacotille, qu'il se demandait si ce roman conservait un soupçon de réalisme !

Oublier cette chambre où tant de locataires étaient passés. Oublier la tapisserie et les peintures, elles aussi passées. Cet immeuble, son appartement, cette pièce nécessitaient un sérieux ravalement. Que dire de ces horribles fleurs rouges et vertes, fanées, à vomir, typiquement du goût des années 70, un style qui le révulsait, tant il était tapageur, chargé, baroque ? Des couleurs ternes et criardes à la fois, des dessins convulsifs et grossiers, voilà tout ce que ces lieux lui inspiraient.

Il fit un effort pour s'extraire du matelas ramolli par les excès de poids de son propriétaire. Il allait mieux, il se tenait à peu près debout. Il sortit de la chambre avec le plateau, vidé de ses victuailles.

Marine était assise à la table de cuisine, plongée dans les mathématiques et le français.

- Il ne fallait pas, papa ! S'exclama l'écolière studieuse.

Sans écouter sa fille, Laurent déposa le plateau sur le rebord de l'évier, dans la kitchenette. Il débloqua le robinet d'eau chaude, couinant et hoquetant. Il patienta jusqu'à ce que le fluide soit régulier et d'une température élevée. Il enfila des gants de caoutchouc et s'empara de l'éponge qu'il aspergea abondamment de liquide détergent.

Faire la vaisselle constituait avant tout, un moyen de se changer les idées. Oublier quelques instants l'horrible mal de tête qui ne concourait guère à l'avancée de son travail. L'odeur citronnée du liquide vaisselle le réveilla un peu.

Marine avait une fois de plus raison. Il ne pourrait rien produire ce soir. Il valait mieux qu'il se contente de rattraper le retard en saisissant les pages manuscrites à l'aide du traitement de texte. Il était vraiment stupide de ne pas rédiger ses romans directement sur l'ordinateur. Le temps où l'utilisation de feuilles blanches était incontournable, était révolu ! A l'époque, il était inspecteur des impôts, il prenait le train pour se rendre sur ses différents lieux de travail, il devait utiliser des feuilles de papier. L'achat d'un ordinateur portable aurait solutionné le problème. Hélas ! Les disques durs internes de ces machines, bien que conçus pour être trimballés sans cesse, n'auraient pas résisté aux cahoteux voyages en train de banlieue ou en métro. Quant aux technologies les plus avancées, se passant des antiques et gourmands disques durs, leurs prix les mettaient hors d'atteinte de sa bourse...

Le train... Quand il y repensait, les voitures grises incarnaient sa plus abondante source d'inspiration. Plus que sa propre maison, au calme, sans le moindre bruit pour le déranger. Il lui suffisait de s'installer devant une personne ayant un visage souriant, typé ou rocailleux, pour colorer des pages et des pages de lettres tremblantes. Ballotté à droite ou à gauche, l'estomac retourné, secoué, la tête heurtant parfois la vitre, à force de tressaillements, il demeurait insensible au mal des transports. Il écrivait, coûte que coûte. Parfois, lorsqu'une personne avait, sans le savoir, joué le merveilleux rôle de muse, il notait l'horaire du train, la rame et tentait de la retrouver les jours suivants.

Ainsi, quelques visages le reconnaissaient quand

invariablement, il sortait son paquet de feuilles noircies. Ses scénarii évoluaient sans cesse (ils n'avaient plus grand-chose à voir avec l'histoire, lorsqu'il inscrivait le mot "Fin"). Il s'attirait quelques sourires encourageants lui faisant espérer qu'un jour, il accéderait à la célébrité.

Laurent ferma l'arrivée d'eau chaude puisqu'il n'y avait plus rien à laver. Il n'avait plus conscience de ses actes. Le temps, les événements, lui échappaient sans qu'il puisse faire quoi que ce soit pour les en empêcher. Là, à l'instant, il achevait de laver le dernier plat sans avoir eu l'impression d'accomplir cette tâche ménagère. S'il avait chronométré le tout, il aurait constaté que l'opération avait nécessité dix minutes. Dix minutes durant lesquelles il n'était plus dans le présent, dans la réalité. Dix minutes au bout desquelles il constata que Marine avait achevé ses devoirs.

Elle procédait toujours de la même façon. Au début, à sa gauche, il y avait la pile de ce qui devait être fait. Ensuite, au fur et à mesure qu'elle avançait, la pile de droite grossissait. Nul besoin de vérifier si le travail avait été correctement exécuté. Elle travaillait avec méthodologie et régularité, sachant parfaitement gérer son emploi du temps. Lorsqu'elle lui présentait son carnet de notes, il n'avait pas d'autre choix que de la complimenter. Elle se débrouillait bien toute seule, à huit ans, par la force des choses...

- Tu as terminé ? Demanda-t-il par pure habitude.
- Oui. On va dormir ? Non ? Non ! Je vois à ton regard que tu n'en as pas l'intention...
- Je vais tapoter sur le clavier avant d'aller dormir.
- Tu avais promis !
- Je sais... je n'écrirai rien ce soir. Je vais juste saisir les pages manuscrites, pour gagner un peu de temps. Cela ne me demandera pas trop d'efforts.

- N'oublie pas de passer le vérificateur orthographique du traitement de texte ! Conseilla Marine, sur un ton acide.
- Pourquoi ?
- Parce que dans ton état, j'ai peur qu'il y ait de nombreuses erreurs introduites dans le texte !
- Dans mon état... murmura-t-il.

A chaque fois, c'était comme si un colosse bâti comme Hercule, lui mettait une claque. Les remarques désobligeantes et blessantes de Marine, étaient les pires punitions et tortures morales qu'on puisse lui infliger. Ce qu'il aurait aimé, c'était qu'elle comprenne pourquoi il agissait ainsi. Pour oublier une vie qu'il estimait détruite. Pourtant, dans les rares moments où il recouvrait un semblant de lucidité, il se disait que l'attitude de Marine était incontestablement la bonne. Au lieu de s'apitoyer sur lui, elle le bousculait, le secouait pour qu'il réagisse. Elle l'incitait à se confier, à rencontrer les autres pour exorciser le démon qui le ravageait.

Las, s'étirant à la manière d'un gros matou, quelques articulations craquant au passage, il s'assit sur une chaise et alluma la machine posée sur un tréteau, à côté de la fenêtre. Le ronronnement de la ventilation rompit la quiétude de l'appartement. Les chiffres défilèrent à l'écran, les programmes se chargèrent en mémoire. Sur le menu, trois titres apparurent. Les deux premiers étaient déjà réalisés et imprimés, le troisième, sur le point d'être achevé. En fait, les titres apparaissant sur l'écran de l'ordinateur, étaient tronqués.

Donc, "Psychose" était devenu "psycho.doc", ce qui n'atténuait pas beaucoup la compréhension du titre. Il valida son choix.

Le début du texte s'afficha au bout de quelques secondes. Sur la première page, "*Psychose*, par *Laurent Peyrac*" inscrit en gros caractères. Il glissa jusqu'à la fin du texte. Le compteur indiquait cent quarante-six pages. Avec ce qu'il saisirait, plus ce qu'il devait encore écrire, cela ferait environ cent quatre-vingt pages. Soit deux cent cinquante pages imprimées en format vingt-quatre centimètres sur seize. C'était largement suffisant. Pour lui, un livre ne devait pas s'apparenter au bottin, et le lecteur ne devait pas y passer plus de trois ou quatre heures. Le temps d'une longue soirée ou d'une journée à la plage, par exemple. De toutes les façons, il se sentait incapable de réaliser des romans de huit cents pages. Était-ce parce qu'il détestait lire trop longtemps, lorsqu'il était collégien ? Sûrement...

D'une chemise cartonnée verte, il sortit une petite liasse de feuilles noircies, rougies, bleuies ou grisées, selon l'humeur, le temps et surtout, les ustensiles d'écriture lui tombant entre les mains. Il frappa furieusement sur les touches d'un clavier dont l'intérieur regorgeait, il en était sûr, de traces, témoins involontaires de ses orgies d'alcool, de café, de tabac et de nourriture.

=== / ===

Un géant à la bedaine remplie de bière tambourina à la porte, en beuglant comme un ivrogne. Par chance, les autres locataires du bâtiment bossaient encore en cette fin de jeudi après-midi. Aussi, personne ne s'insurgea en entendant les grognements de l'homme. Il s'apprêtait à redescendre l'escalier pour tenter sa chance par la gouttière de la cour intérieure, lorsque la porte s'entrouvrit enfin.

Marine jeta un œil et déverrouilla la porte en reconnaissant Christophe Estivel, le dessinateur.

- Il est là, ton père ? Demanda-t-il à la fillette, en soufflant des naseaux.

Pour elle, nul besoin d'utiliser un alcootest pour savoir que Christophe avait la panse exclusivement farcie d'un liquide mousseux. Il avait dû écluser gueuse sur gueuse, sans parvenir à illustrer une ou plusieurs planches de bandes dessinées. En désespoir de cause, il se pointait pour requérir l'aide providentielle de Laurent. Pour preuve, il avait amené son matériel de dessin.

- Il dort... Chuchota Marine, afin de lui faire admettre qu'il tombait plutôt mal.

En secret, elle caressait l'espoir de le voir partir, satisfait de cette réponse. C'était mal connaître le dessinateur. Il était assez rare de ne pas le voir s'imposer quelque part, sans gêne, comme en terrain conquis.

- Bah ! Il écluse son whisky ou son cognac, le chenapan ! Je lui ai déjà dit que c'était mauvais pour sa santé ! Rien ne vaut la bière ! Vite bue, vite éliminée !

"C'est le chaudron qui se moque de la poêle !", rajouta Marine mentalement.

- Non... je n'écluse pas ! Dit Laurent, en sortant de la chambre, brutalement tiré du sommeil.
- Ah ! Mon pote ! Je viens requérir tes lumières !
- Je te préviens, je suis vidé ! Cela risque de ne pas briller beaucoup, ce soir !

Laurent hésita un bref instant. En début d'après-midi, il avait mis un point final à son roman.